

Romances sans paroles

Yves Navarre

19. ESTHER

Crantac. Dimanche. Dix heures du matin. Karpak attend devant la maison. La lumière extérieure est allumée. Plein jour. Le soleil s'est levé derrière la falaise. Il fait beau. La maison restera à l'ombre jusqu'à midi. Après ce sera la journée, l'éblouissement du ciel et un de ces couchers de soleil qui fascinaient Jean Hanssen au point que celui-ci, alors, ne répondait plus aux questions que ses visiteurs lui posaient. Il ne fallait pas lui parler à cette heure-là. Étrange personnage dont Karpak se demande s'il n'a pas été, somme toute, qu'un rival, quelqu'un qu'il jalousait et qui le jalousait, l'un prêtant à l'autre les pouvoirs qu'il rêvait d'avoir. Karpak aurait aimé faire carrière, comme Hanssen. Hanssen aurait aimé écrire, mieux que Karpak. Pourtant, l'un et l'autre savaient la vanité de leurs réussites respectives. La seule force de Karpak n'avait rien à voir avec son apparente capacité de traiter le sujet humain par écrit et résidait uniquement dans cette manière habile qu'il avait de toujours s'arranger pour être le témoin de la tombée des autres, de la chute de celles et ceux qui attendaient de lui un geste. Finalement, en amour, comme en vie, Karpak ne s'était employé qu'à observer les fins de parcours de ceux qu'il approchait.

Karpak entend sonner le téléphone, dans la maison. Une sonnerie insistante. Maison fermée. Volets clos. Karpak en traversant le village n'a vu personne. Des cris d'oiseaux répercutés par la falaise, un vol de merles, le bruit d'un tracteur, en bas, dans la vallée, puis la sonnerie cesse. La lumière est toujours allumée, petite lumière que le jour gomme et qui signale la présence du corps de Jean, dans la maison.

Karpak est donc venu, à la demande, comme d'habitude, quand rien ne va, à la demande de la famille cette fois, pour être le témoin d'une fin, récupérer des impressions, attiser en lui le goût fatal des étapes et des disparitions, ce besoin de ne voir que mélancolie versant au tragique. Or, aujourd'hui, il se sent pris en flagrant délit de toujours jouer le même raie. Deux fois, il fait le tour de la maison. Il s'arrête devant la porte. Puis il recule. Il se sent moqué par les arbres, les bosquets, la falaise et le paysage. C'est lui le valet de mort, et nul autre, surtout aucun de ceux qu'il fait parler dans ses romans. Il a honte de ce qu'il vient chercher : des preuves, de l'écrit, des histoires, une autre histoire, et il racontera toujours la même, placé comme il est, homme de mirador, posté comme il se poste, traquant pour ne pas être traqué.

Au moment où il remonte dans la voiture, pour fuir, chassé par cette image de lui-même dont il veut trop et dont il ne peut plus se dire qu'elle est celle, cassée, de son temps, une voiture surgit, un homme et trois femmes, le frère et les trois soeurs. Ils arrivent. Trop tard. Portières qui claquent. Présentations « je suis Pierre Hanssen, le frère de Jean. C'est moi qui vous ai appelé. Merci d'être venu. Mais nous nous sommes vus, une fois ». « Oui, je me le rappelle. » « Je vous présente mes soeurs... » Poignées de main puis comme un cortège jusqu'à la porte que Pierre Hanssen ouvre. Les trois femmes entrent en premier. Sophie dit à ses soeurs « attention, il est tout de suite là ». Pierre Hanssen éteint la lumière du dehors, allume celle de l'entrée, passe devant le cercueil, et pénètre dans la maison pour en faire le tour et pousser les volets. Ses soeurs le suivent. Alors seulement, Karpak entre. Trois chaises d'un côté, contre le mur du fond, trois chaises de l'autre, en vis-à-vis, et le cercueil dessus. Ce sont les chaises de

la salle à manger. Ultime repas. « Entrez, monsieur Karpak, faisons connaissance. Je suis tellement ... » Sophie joue à la maîtresse de maison. Ses deux soeurs visitent « je n'imaginai pas que c'était aussi grand », « tiens, ce tapis était dans la chambre de maman ». La halte, dans l'entrée, pour elles, n'a duré que quelques secondes. Pierre Hanssen revient dans la grande pièce, donne des ordres « toi, tu prépares un café. Toi, tu mets en route la cheminée. Toi, tu vas chercher les sacs en plastique dans le coffre de la voiture ». Et à Karpak, lui faisant signe de s'asseoir « je vous ai demandé de nous assister : nous avons un projet, mes soeurs et moi. Demain, après la réunion chez le notaire, nous partirons et ne reviendrons pas dans cette maison. Elle sera mise en vente. Ce n'est pas le moment. Dans cette vallée, comme partout en France, tout est à vendre. Les étrangers n'achètent plus. Mais nous n'avons pas le choix. Aussi, et je sais que vous ne me tiendrez pas rigueur de vous parler de manière aussi directe, nous n'avons que la journée d'aujourd'hui pour faire disparaître tout ce dont nous ne voulons pas, disons tout ce qui est personnel et qui n'a aucune raison d'être transmis. Ceci dans un premier temps. Et nous avons besoin de vous pour un bref classement des papiers intimes. Dans un second temps, mes soeurs et moi, nous nous partagerons les meubles. Deux brocanteurs viendront à six heures pour emporter le reste ».

Installé au bureau de Jean Hanssen, la première note que Karpak lit, écrite au crayon, en marge d'un texte manuscrit intitulé *Le Jeune Homme de Tokyo*, est « je ne comprends plus ce qui se passe en moi et autour de moi. Je croyais à un regain de conscience pure. Or, je ne sens que de l'amertume et la volonté de régler des comptes. Et ailleurs, hors frontières, de la limitation de l'armement nucléaire dans le monde, la Terre n'est plus qu'une bombe ».

Pierre Hanssen s'approche de lui « il y a aussi le journal des derniers jours et cette lettre à un certain Sam qui a été retrouvée sur lui. Vous gardez ce qui vous semblera important. Vous savez mieux que nous. Et nous nous sentirons un peu moins rigides pour la mémoire de notre frère. Ne vous inquiétez pas, nous allons allumer un feu devant la maison. Il n'y a pas de vent aujourd'hui. Notre première idée était de faire venir le cantonnier, pour nous aider, mais cela nous aurait empêchés de faire disparaître ce que nous voulons faire disparaître ».

Il y eut donc, devant la maison, un grand feu dans lequel Pierre Hanssen et ses soeurs jetèrent les draps, les couvertures, les oreillers, les dessus de lit, les rideaux, les serviettes de bain, les chemises, les pull-overs, les vestes, les costumes, le petit linge et même les chaussures de Jean. Pierre Hanssen ratissait le pourtour. Panache de fumée. Ce n'était que va-et-vient dans la maison. Sophie jeta un grand sac de médicaments, et des flammes multicolores jaillirent du brasier « attention ! » Puis ils jetèrent les valises, des bagages, une mallette « c'est dommage... », « non, Rien, Je t'ai dit : rien », et des livres, des revues un parapluie, des manteaux, une boule de cravates, des nappes, des serviettes, des torchons. « Vous voulez un café, monsieur Karpak ? » « Non, je vous remercie. » Et ils reprenaient leur ouvrage du jour, le tapis « il ne vaut plus rien », des cadres, des photos, des chaises « elles sont moches » et des sacs, des sacs, des sacs.

Un garagiste se résenta vers midi. Le marché fut vite conclu. Il signa un chèque à l'ordre du notaire et repartit avec les clés et les papiers de la voiture de Jean

« Vous n'avez rien pris pour vous ? » Karpak se mit à remplir des sacs, lui aussi, sauvant au passage un livre, jetant les lettres, les dossiers, des albums, mettant de côté quelques textes, au hasard. Une ivresse le gagna et, lorsque Pierre Hanssen et ses soeurs s'attaquèrent à la grande pièce, il se mit aussi à porter des sacs et des objets dans le feu. Tout ce qui pouvait brûler. Il

agissait comme les autres. Il se disait seulement que le brasier n'était que le lieu d'une offrande.

En début d'après-midi, autour de la cheminée, ils déjeunèrent de sandwiches préparés par »la dame de l'auberge. Elle a un drôle de prénom. Esther. Ce n'est pas un prénom de la région » « Mais si, Sophie, du temps des papes, Sargues était une ville juive. » « C'est curieux... » et à Karpak « j'ai lu votre dernier roman ! » La phrase a été lancée sur le ton de l'exploit. Karpak sourit de manière obligée. Il vient d'entendre dernier, dernier roman, son dernier roman. Plus rien après. « Mais comment faites-vous pour inventer des histoires pareilles ? » « Je les vis, madame. » « Vous les quoi ? » Il y eut un silence. Pierre Hanssen se leva, frappa dans ses mains « Nous allons faire un second tri. Passer partout. Ensuite nous nous partagerons ce qui restera ». « Moi je ne veux rien, rien ne me plaît. » « Moi non plus. » « Moi non plus. » Pierre Hanssen regarda ses sœurs, fit un geste presque amusé « et moi non plus. Alors, j'appelle tout de suite les brocanteurs ? » « Fais au mieux, Pierre. Nous t'avons toujours fait confiance. »

Et ce fut de nouveau le feu, et cette fois comme un jeu : il fallait que tout brûle et brûle bien.

À l'heure du soir, il y avait un cratère noir devant la maison. Les brocanteurs signèrent un chèque, pour le reste des meubles. En lot. Y compris les chaises, dans l'entrée « vos clients ne sauront rien ». Ils auraient la journée du mardi pour tout emporter et laisseraient les clés de la maison chez l'agent immobilier. « Vous passez la soirée avec nous ? Où logez-vous ? » « Je crois que je vais vous quitter monsieur Hanssen. Je ne serai pas là, demain matin. » « Mais ... » « Non. Je vous quitte. » Karpak les salua. Pierre lui remit les quelques papiers sauvés du feu. En passant dans l'entrée Karpak fit glisser un doigt sur le cercueil et murmura « salut, Jean ».